



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 104-105, 1986 – 4
1987 – 1, *Poésie et spiritualité. Les Journées Claudéliennes de Brangues 1986*, p. 51-53

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15493-8.p.0059](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15493-8.p.0059)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1986. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Claudiel Studies, vol. XII, numéros 1 et 2 (1985), vol. XIII, numéro 1 (1986), sous la direction de Moses M. Nagy, University of Dallas, Irving, Texas.

Il est agréable de saluer encore une fois *Claudiel Studies*. Fondée il y a treize ans par Moses M. Nagy, cette revue poursuit une carrière dont les Claudéliens ont lieu de lui savoir gré. Il importe de souligner un tel succès : les deux numéros les plus récents ne portent trace d'aucun essoufflement mais sont au contraire d'une belle vigueur, l'un par sa diversité, l'autre par son abondance d'information car il est tout entier consacré aux rapports du poète avec la *Nouvelle Revue Française*.

Le double numéro de 1985 ouvre sur une étude traitant de Paul Claudel au Brésil. Nous connaissons mal les détails des vingt-deux mois qui vont de janvier 1917 à novembre 1918 sinon qu'ils avaient beaucoup compté dans la vie de Claudel, ne fût-ce que pour la composition de *La Messe là-bas* et *L'Ours et la Lune*. Lucile Garbagnati a consulté avec bonheur les archives du Ministère des Relations Extérieures et le dépouillement dont elle fait état est non moins utile que celui qu'elle a effectué pour d'autres périodes des activités professionnelles de Claudel. Grâce à elle, nous sommes désormais en mesure de mieux comprendre ce que représenta la découverte de ce pays énorme pour l'ambassadeur de cinquante ans (« commencement de la vieillesse ; les jours durs d'octobre ») et la vitalité qu'il y déploya, après sa carrière consulaire, dans son premier poste diplomatique. « Récit héroï-comique », disait-il rétrospectivement : il s'agissait surtout de mener à bien la liquidation du Brazil Railway dans des conditions passablement tortueuses. Il en sortit vainqueur, « avec une cafetière en argent, la médaille d'or du Commerce extérieur et les félicitations officielles de Clemenceau ». Quant aux autres articles, s'ils n'offrent certes ni l'intérêt ni la nouveauté des pages de Mme Garbagnati, ils font preuve d'énergie en abordant à nouveau des questions d'ordre général (« Nature for Claudel : sentiment or symbol », « Images et métamorphoses du corps féminin », « Camus and Claudel ») ou de lecture textuelle (« Co-naissance and Regard in *Partage de midi* », « Le personnage de Turelure dans *L'Otage* », « L'ambivalence de l'amour féminin »). Ce sont pour la plupart des écrits de jeunes universitaires, d'une bonne tenue.

Toutefois, pour louable que soit ce numéro, « Claudel and *La NRF* » qui réunit les communications faites au Congrès de la Modern Language Association à New York en décembre 1984 est plus forte encore. Le directeur de la revue a voulu fournir en quelque sorte un complément à l'ouvrage monumental d'Auguste Anglès (*André Gide et le premier groupe de « La Nouvelle Revue Française »*) et à celui de Sylvia Caidés Vagianos (*Paul Claudel et « La Nouvelle Revue Française », 1909-1918*) qui lui fait suite. La nouvelle contribution de Mme Vagianos publiée dans ce numéro ne manquera pas d'intéresser tous les lecteurs de Claudel puisqu'elle apporte des notes inédites des Fonds Rivière et Paulhan et des Archives Claudel. En une dizaine de pages l'auteur parcourt les années 1909 à 1939 en caractérisant l'association du poète à *La NRF* d'« orageuse ». Et rien n'est plus vrai. « Nous tenons à vous garder avec nous par admiration et par tendresse », avait écrit Rivière en 1923 ; mais Claudel ne pouvait que se sentir mal à l'aise dans ces années 20 et 30 aux côtés d'écrivains dont il n'approuvait pas l'éthique. Aussi demande-t-il à Paulhan, successeur de Rivière : « N'est-il pas possible d'ar-

ranger de temps en temps un numéro contre lequel les catholiques n'aient rien à dire ? » Mme Vagianos nous fait connaître les dessous d'une collaboration fertile à tous égards. Les six autres études abordent leurs thèmes avec une fraîcheur semblable. Relevons en premier lieu la mise au point nuancée, élégante de Catherine S. Brosman (« Claudel, Gide et *La NRF* », celles aussi de John L. Brown (« Claudel, Larbaud... », de Norman H. Paul (« Claudel et Copeau »), de Moses M. Nagy (« *Le Soulier de satin...* »), de Jean-Pierre Cap (« Claudel, Rivière, Schlumberger »), de Kathryn E. Wildren (« Green, Gide et Claudel »). Voilà une série d'articles qui démontre — il faut s'en réjouir — le regain des études claudéliennes aux Etats-Unis.

James LAWLER.

Edwin-Maria LANDAU, *Paul Claudel auf deutschsprachigen Bühnen*. Prestel-Verlag, München, 1986.

Le livre d'E.-M. Landau publié en 1986 par les éditions Prestel de München met en forme, en perspective, et conclut un travail d'archive de longue haleine consacré au théâtre claudélien sur les scènes de langue allemande.

Environ 80 représentations sont répertoriées, noms des régisseurs, costumiers, décorateurs et acteurs à l'appui, dans leur ordre d'apparition chronologique entre 1913 et 1986. Regroupées par pièce, elles sont précédées d'un résumé interprétatif et, quand la reconstitution est possible, d'une chronique des échanges entre Claudel et ses interlocuteurs germaniques et d'une genèse des mises en scène principales. Un échantillonnage de la critique locale, une iconographie et un index complètent le livre et en font un excellent document de travail pour le chercheur.

Le lecteur ordinaire bénéficie, lui, en outre, d'une longue introduction aussi érudite que claire sur les thèmes complémentaires de la perception claudélienne du monde germanique et la réception germanique de Claudel.

Traitant du point de vue claudélien, notre critique bienveillant ne se laisse pas décourager par ses lacunes, ses contradictions et ses foucades. Elles relèvent, nous dit-il, de la formation intellectuelle de l'auteur mais aussi des divers rôles qu'il a joués dans sa vie et des aléas de la politique. Derrière ces apparences en trompe-l'œil, Landau repère des affinités profondes sur fond de musique et d'accord esthétique entre Claudel et la culture germanique et surtout une vision poétique et prophétique qui lui élabore une mission et un destin particuliers. Son interprète inspiré est le saint Boniface du *Soulier de satin*.

« Je veux qu'il y ait un peuple plus rapproché de la matière, et plus rabattu sur elle, et plus mélangé à elle, et plus fait qu'aucun autre pour la pénétrer et en être pénétré... » (1)

La conclusion de ce bilan positif rappelle par diverses citations tirées du corpus diplomatique le grand désir de rapprochement et de paix formulé contre vents et marées par Claudel, désir qui coordonne un discours et un comportement plus cohérents qu'on ne croit.

Les pays germaniques de leur côté, nous affirme Landau, ne sont pas en reste. Très tôt ils accueillent Claudel, le lisent, le traduisent, le jouent et l'applaudissent. On apprend avec stupéfaction que quatorze pièces auront leur

(1) Paul Claudel, *Le Soulier de satin*, version intégrale. Troisième journée, scène première.

première représentation mondiale en langue allemande ! Entre 1910 et 1930 environ des critiques et des écrivains de grand talent et d'horizons intellectuels divers, E.R. Curtius, Martin Buber, W. Haas, Rilke, Thomas Mann et Hofmannsthal prennent position sur Claudel, l'analysent et parfois comme le dernier nommé, le pillent !

A cet accueil, Landau, qui s'inspire en particulier de Curtius, voit deux raisons majeures. Claudel convient bien au tempérament et à la tradition théâtrale shakespearienne des pays germaniques, mais eux-mêmes sont en manque momentané d'une œuvre de dimension symbolico-métaphysique. En somme une place était à prendre, que la France ne ménageait pas à son génie.

Deux représentations exceptionnelles traduisent dans les faits la conjonction miraculeuse d'une œuvre et d'une culture au départ étrangères l'une à l'autre : la première représentation mondiale de *l'Annonce faite à Marie* en 1913 à Hellerau près de Dresde en présence de l'écrivain, et la première mondiale également de *Christophe Colomb* à l'opéra de Berlin en 1930. Toutes deux, par l'ambition avant-gardiste de leurs metteurs en scène : A. von Salzmann et L. Hörth, par l'exceptionnelle qualité de leurs acteurs, par leur succès public et les débats qu'il a entraînés, appartiennent aux grands moments de l'histoire du théâtre allemand.

Pour conclure on voudrait dire cependant au Professeur Landau que son beau livre exprime peut-être un point de vue un peu trop triomphaliste. Aveuglé par son amour prosélyte pour Claudel, il laisse dans l'ombre de son commentaire des critiques bien négatives qui vont de la réticence à l'hostilité et rappellent qu'entre Claudel et les pays de culture germanique il y a aussi, pour tout le moins, un quiproquo.

Marie-Victoire von FRIEDBERG.

LE PROFESSEUR P.O. WALZER
NOUS PRIE DE PUBLIER LA NOTE SUIVANTE :

Dans son dernier numéro, notre *Bulletin*, par la plume du Dr Edwin-Maria Landau, fondateur de la Société suisse Paul Claudel, a rendu un juste hommage à l'éditeur Walter Egloff, de Fribourg/Suisse, lequel a son nom sur les volumes de Claudel édités pendant la guerre, ou immédiatement après, à la LUF (Librairie Universitaire de Fribourg) devenue ensuite, à Paris, par un avatar merveilleux : Librairie Universelle de France. C'est sous ce sigle qu'ont paru, comme le rappelle M. Landau, *Présence et Prophétie* (qu'il faut mettre à la date de 1941 et non 1942), *La Rose et le Rosaire*, *Introduction à l'Apocalypse*, *Paul Claudel interroge le Cantique des Cantiques...* à quoi il faut ajouter les *Visages radieux* (1945) oubliés par M. Landau. Ce que je voudrais ajouter, pour compléter l'hommage de M. Landau, c'est que derrière Walter Egloff, qui s'occupait surtout de la gestion commerciale de son entreprise, se cachait un homme discret, efficace, poète et critique à ses heures : Aloys-Jean Bataillard. C'est Bataillard qui fut l'âme littéraire de la LUF durant toute son existence, et le mérite essentiel de Walter Egloff est d'avoir laissé le champ tout à fait libre à ses remarquables initiatives. C'est lui qui amena à la LUF avec l'aide, parfois, de Georges Borgeaud, alors libraire à la même enseigne, des écrivains comme Paul Claudel, Louis Gillet, Pierre-Jean Jouve, Georges Cattai, Pierre Emmanuel, Charles-Albert Cingria, bref tous ceux qui ont fait la réputation de la maison. C'est pourquoi je tiens à ce qu'on ne dissocie pas le nom d'Aloys-Jean Bataillard de celui de Walter Egloff, dont il a fait la gloire.